

L'HOMME A LA RECHERCHE DE L'ABSOLU

Si nous examinons les diverses préoccupations humaines, les divers facteurs qui nous déterminent à agir, à orienter d'une manière ou d'une autre notre vie, nous constatons qu'ils sont de deux ordres : notre activité est tantôt intéressée, tantôt désintéressée. Nous entendons par *activité intéressée* celle qui a pour but la satisfaction de nos besoins matériels. Notre *activité désintéressée*, elle, est provoquée par la curiosité que nous éprouvons devant les énigmes que nous pose la nature. Curiosité qu'éprouve le peintre devant les couleurs et les formes, ou curiosité qu'éprouve le savant devant les mécanismes compliqués que la nature met sous nos yeux. Cette activité désintéressée se manifeste chez tous les hommes à des degrés divers et sous des formes diverses; elle est médiocre ou sublime, mais elle est toujours là. Ces deux activités ne sont pas indépendantes, elles agissent constamment l'une sur l'autre. Telle découverte scientifique, réalisée dans le seul but de satisfaire notre curiosité, s'est révélée par la suite susceptible d'applications industrielles. Inversement, la musique bénéficie-t-elle des recherches que font — dans un but purement commercial — les fabricants d'instruments. Mais cette interaction nous importe peu ici; il nous suffit de constater que ces deux facteurs bien distincts peuvent provoquer notre activité.

Toute activité est basée sur les perceptions que nous amènent nos sens. Les objets sur lesquels nous raisonnons sont des ensembles de perceptions. Notre système

nerveux en amène à notre entendement des quantités énormes. Pour pouvoir les utiliser, ce dernier doit commencer par les trier — pour choisir celles dont notre mémoire conservera le souvenir — et par les classer. Deux perceptions ne sont jamais rigoureusement identiques; notre classification doit donc avoir des cadres suffisamment larges pour que l'on puisse faire entrer dans chacun d'eux des objets présentant quelque différence. Ainsi, certains animaux font partie de la classe des *chiens*; celle-ci devra comprendre tous les chiens, quelles que soient leurs races, leurs tailles ou leurs couleurs.

Lorsqu'une image lui parvient, le premier travail de notre entendement est donc de la dépouiller de ses détails pour la ramener à un type général permettant sa classification. Il ne retient qu'une partie des perceptions dont est composé un objet, livrant les autres à l'oubli. C'est un travail de réduction que nous faisons là; cette réduction nous permet d'identifier des objets, en ne conservant des perceptions dont ils sont formés que celles qui sont identiques.

Que sont ces perceptions qui nous viennent constamment du monde extérieur? Tout d'abord, nous devons admettre qu'il y a quelque chose en dehors de nous qui les provoque, qu'il y a une réalité extérieure qui agit sur nos sens. Cette réalité est ce que nous appellerons le facteur *monde* de nos perceptions. Elle exerce sur notre système nerveux une excitation qu'il transmet à notre entendement sous forme de perception. Mais nous n'avons aucune raison de supposer cette perception identique à l'excitation qui lui a donné naissance. Elle est le résultat d'un travail de notre système nerveux sur la réalité extérieure. Nous appellerons facteur *moi* l'apport de celui-ci. Nos perceptions sont donc des *complexes monde-moi*. Notre système nerveux nous met en relations avec le monde extérieur, mais il garde le contrôle de ces relations. Nous ne connaissons de la réalité que le résultat de son action sur notre système nerveux. Ce qu'il nous apporte de l'extérieur, ce n'est pas ce qui s'y trouve vraiment, c'est une traduction qu'il en a faite à

notre usage. En examinant cette traduction, on remarque tout d'abord qu'elle est *régulière*. Le système nerveux emploie un dictionnaire bien défini, ne subissant aucune variation. A la même réalité extérieure correspond toujours la même perception, si le sujet qui perçoit est sain et les conditions de perception identiques. Le facteur « moi » qu'introduit notre système nerveux dans nos perceptions est constant. Réalités et perceptions sont toujours parallèles; les mêmes relations de cause à effet qui lient les réalités lient également les perceptions qui leur correspondent.

Nous remarquons ensuite que nos perceptions sont *cohérentes*: elles s'enchaînent entre elles suivant les lois d'une logique qui doit être considérée comme une propriété de notre entendement.

§

Cette cohérence de nos perceptions sert de base à tout notre travail intellectuel. Le monde extérieur est composé d'objets qui agissent les uns sur les autres et sont en constante transformation. Entre eux, de nombreuses relations existent. Plus nous les étudions, plus nous leur trouvons de points communs que semble expliquer une commune origine. Ceci simplifie considérablement notre classification et nous permet d'entrevoir la possibilité d'en fondre tous les cadres en un seul en déterminant des rapports logiques entre toutes nos perceptions. Nous rêvons d'une synthèse totale de notre monde, de quelque chose d'incorruptible qui engloberait tous les changements que nous constatons. Le but de notre activité résintéressée, de toutes nos méditations, de toutes nos recherches ne concourant pas à l'amélioration de nos conditions de vie physique, c'est la réalisation de cette synthèse. Elle seule peut nous permettre d'emmagasiner dans notre mémoire une richesse toujours plus grande, car elle remplace les faits isolés par des idées générales qui les incluent. C'est elle également qui nous permet de satisfaire notre curiosité, car expliquer, c'est identifier, c'est montrer que le divers n'est qu'une apparence

sous laquelle se cache une essence commune (1). Le physicien moderne nous apprend que tous les éléments sont formés des mêmes constituants élémentaires, et M. Lévy-Bruhl que les primitifs raisonnent suivant le même mode que nous.

Cette méthode d'identification, nous la transposons du plan physique sur le plan moral. Là aussi, ce que nous voulons, ce ne sont pas des préceptes isolés, mais bien une doctrine cohérente où ils découlent logiquement de principes généraux.

Cet idéal, les hommes suivent diverses voies pour le poursuivre.

L'ART

L'art donne à nos perceptions brutes une valeur ontologique. C'est avec elles qu'il prétend réaliser sa synthèse. Il veut compléter le travail de réduction de notre entendement, pousser beaucoup plus loin la recherche de ce qui est vraiment caractéristique et, ceci, le retrançposer en perceptions. Il doit être concis, exprimer beaucoup, englober beaucoup de perceptions dans une seule œuvre. Fugues de Bach, dessins d'Holbein, sonnets de Baudelaire, qui condensent sur une petite feuille de papier tant de passions, tout le caractère d'une classe ou d'une époque, tout un défilé d'images. Certaines toiles, certains rythmes ou certaines mélodies nous font mieux comprendre le caractère d'une époque que tous les témoignages précis des historiens; une peinture nous donne souvent une idée plus juste d'un endroit qu'un film documentaire. L'œuvre d'art — qui doit être formée de la quintessence de tant de perceptions et de réflexions, où l'artiste doit condenser tout ce qu'il voit, tout ce qu'il sait, tout ce qu'il sent, tout ce qui est en lui et tout ce qui est hors de lui, — doit livrer tout son contenu à qui sait l'écouter, la voir ou la lire. C'est toute la mentalité allemande de la fin du xv^e et toute la per-

(1) « En recherchant l'explication d'un phénomène, ce que le physicien poursuit en réalité, c'est la démonstration que l'état conséquent ne diffère point du précédent, mais peut au contraire être considéré comme lui étant identique. » (Meyerson: *Du cheminement de la pensée*, p. 49.)

sonnalité de Dürer que nous devons retrouver dans ses desseins. La musique de Lully nous fait mieux comprendre la cour de Louis XIV que tous les mémoires farcis d'anecdotes. Et, toutes ces anecdotes, toutes les aventures de ce siècle, toutes ses passions, ce qu'il a de sublime et ce qu'il a de ridicule, est contenu dans les comédies de Molière. De même trouvons-nous dans l'œuvre de Racine l'Homme dépouillé de tout ce qu'il a de variable, hors de son époque cette fois.

La personnalité de l'artiste intervient constamment dans l'œuvre d'art. Sa méthode de réduction est purement intuitive. Pour comprendre chaque artiste, nous devons commencer par apprendre la langue qu'il parle; ce n'est que lorsque nous en aurons trouvé la clé que nous pourrons faire surgir de ses œuvres tout ce qu'elles contiennent.

LE MYSTICISME

Cette unité qui doit nous permettre de synthétiser tout l'univers, le mystique la cherche en dehors de nous et en dehors du monde sensible. La volonté d'un Dieu, intervenant comme cause de tous les phénomènes leur sert de liaison. Le mystique ne cherche pas les rapports des phénomènes entre eux, il cherche les rapports de chaque phénomène avec Dieu. Cette universalité, cette cohésion entre les choses que nous présentons, que nous voulons trouver, il la cherche dans Dieu considéré comme Un et comme cause de tout. Ainsi, la légende de la création du monde montre la diversité se créant en descendant la même voie que le mystique remontera pour chercher l'unité.

LA PHILOSOPHIE

Il y a adaptation parfaite de l'entendement aux perceptions qu'il reçoit. La place de chacune y est prête; le système nerveux n'amène rien qui ne puisse être reçu. L'univers est logique; or, l'univers est extérieur à nous et la logique intérieure. Buffon remarquait que chez les animaux tous les détails sont adaptés l'un à l'autre, qu'à un sabot correspondent des dents et un estomac d'herbi-

vore, et à des griffes des dents et un estomac de carnivore. Il disait que si la biologie était parfaite, un seul os permettrait de reconstituer l'animal entier. On peut étendre ce raisonnement au monde, dire que l'entendement de chacun de nous, qui en fait partie, est parfaitement adapté à son but et que sa connaissance précise et profonde doit nous permettre de recréer logiquement tout l'univers. C'est ce que prétend faire la philosophie.

Des complexes monde-moi que sont nos perceptions, elle ne veut conserver que le facteur « moi ». La perception n'est pour elle qu'une occasion de faire fonctionner notre entendement pour l'étudier. Kant étudie les *catégories de notre entendement*, et Bergson, les *données immédiates de la conscience*.

LA SCIENCE

Tout au contraire, la science cherche à être aussi objective que possible, à ne conserver de la perception que le facteur « monde » et à éliminer le facteur « moi ». Elle voudrait sortir de la prison de notre système nerveux pour atteindre la réalité pure. Elle veut être anonyme et impersonnelle; ses découvertes ne doivent pas — comme les œuvres d'art — porter la marque de leur créateur. Notre langage qui procède par images, c'est-à-dire par perceptions réelles ou possibles, lui convient mal, imprégné qu'il est d'apport personnel. Elle cherche partout à lui substituer le langage mathématique. Elle voudrait éliminer non seulement la personnalité de l'observateur, mais encore notre système nerveux, qui la sépare de la réalité. Elle ne se contente pas d'identifier la lumière à une vibration de l'éther ou à un bombardement de photons, elle l'identifie à une fonction mathématique de quatre arguments correspondants aux trois coordonnées d'espace et à la coordonnée de temps.

§

Ces quatre points de vue si différents, donnant lieu à l'élaboration de méthodes opposées ont de commun le

désir qu'ils cherchent à satisfaire : trouver une synthèse englobant tout ce qui nous est connaissable. Les procédés employés sont tous fruits de notre entendement. L'art est intuitif; il cherche des synthèses rapides; chaque créateur emprunte peu à ses devanciers; il veut faire à lui seul une œuvre complète; il ne peut pas se servir des essais de ses prédecesseurs, leur facteur personnel n'est pas identique au sien. On ne conçoit pas Rembrandt « perfectionnant » les toiles d'Holbein, ni Beethoven l'œuvre de Bach. Tout ce qu'ils leur empruntent, c'est de la technique, un mode d'expression; l'inspiration, elle, doit être entièrement originale; sinon, elle est sans valeur.

La méthode de la science est diamétralement opposée. Elle avance lentement et prudemment dans sa construction. Son impersonnalité permet à chacun de reprendre l'œuvre là où son prédecesseur l'a laissée et de la continuer. Plus l'édifice s'élève, plus la vue que l'on a sur le monde s'élargit. Peu à peu, les diverses branches se rejoignent en des synthèses plus générales. Le but des sciences — tel que le rêvent les savants — a été défini par Descartes : ramener tous les objets à une substance unique, transformer les diversités qualitatives que nous observons en diversités quantitatives. Cette œuvre progresse lentement, diminuant peu à peu le nombre des irréductibles, mais ce n'est que le dernier ouvrier qui la parachèvera et pourra contempler tout l'univers en déroulant logiquement. La science est comparable à un arbre renversé; il y a d'abord l'infini des rameaux, puis des branches en nombre de plus en plus faible, et enfin le tronc.

Les méthodes du mysticisme et de la philosophie se situent assez bien entre ces deux extrêmes.

Il serait faux de dire que les buts de ces diverses activités sont identiques; ils procèdent du même désir : désir d'unité, mais les expressions qu'ils donnent à cette unité sont profondément différentes. La science est arrivée à identifier l'infini des corps qui nous entourent à deux constituants élémentaires : l'électron et le proton. On

peut prévoir qu'un moment arrivera où leur connaissance permettra de retrouver logiquement, ou plutôt mathématiquement, toute la chimie. Mais cette synthèse sera longue. Le professeur de chimie de demain, qui commencera son cours en exposant l'hypothèse de l'électron et du proton, puis en déduira de proche en proche l'existence et les propriétés de tous les corps en ne faisant appel à l'expérience que comme contrôle, devra consacrer à son exposé de nombreuses heures, remplies de calculs mathématiques ardu. Mais il sera récompensé de ce travail par des résultats complets et précis. Quelle serait la complexité et la longueur de ses raisonnements si, parti d'une substance unique, il devait retrouver les lois de la sociologie?

La synthèse de l'artiste, elle, est rapide; elle est basée sur l'intuition qui travaille vite, embrasse de vastes horizons, tandis que l'intelligence raisonne lentement, s'arrêtant aux détails. On peut comparer la méthode du savant à un examen microscopique ne voyant à la fois qu'un champ minime, mais avec beaucoup de détails. La méthode de l'art serait une vue prise de très haut, négligeant tous détails, mais embrassant un vaste espace.

L'art est essentiellement humain; il est formé de perceptions ayant gardé tout leur subjectivisme, il est fait de ce que nous voyons, de ce que nous entendons. Le mysticisme aussi. Le Dieu des mystiques est humain, il est terre à terre, semblable à nous. La philosophie est beaucoup moins humaine; avant d'entrer dans ses systèmes, les perceptions ont été tronquées d'un de leurs composants. L'entendement n'est pas tout l'homme, il n'en est qu'une partie. La science, elle, n'est presque plus humaine; si on la considère dans son aspect le plus récent : le panmathématisation, elle ne l'est plus du tout; elle ne raisonne que sur des symboles mathématiques dénués de toute signification physique et a éliminé peu à peu toutes perceptions pour ne conserver que leurs rapports.

On compare souvent — ainsi que nous l'avons fait ci-dessus — le développement de la science à la construc-

tion d'un édifice. La comparaison est heureuse : de nombreux ouvriers travaillent, chacun dans son coin, chacun suivant sa spécialité. Mais on suppose fréquemment qu'il n'y a pas d'architecte, que chacun se borne à être logique et à appuyer son œuvre sur celles de ses voisins ; que par suite de la rationalité du réel, l'œuvre ainsi entreprise arrivera à bonne fin. Cela nous paraît faux. La logique, de même que le raisonnement mathématique, ne sont pour la science comme pour la philosophie que des instruments. Ils valent pour elle ce que vaut la technique pour l'artiste. C'est à l'intuition qu'il faut attribuer les grandes synthèses scientifiques.

Ainsi que le remarque Meyerson, les prémisses de tout raisonnement logique en impliquent les conclusions. La méthode logique ne conduit donc pas à une évolution de nos idées, à un « cheminement ». Bien au contraire, elle tend à cristalliser la science dans son état actuel. Nous en trouvons un exemple dans la géométrie, la science la plus logique. Elle contient deux parties bien distinctes et irréductibles : une partie intuitive, — système d'axiomes indémontrables, — et une partie déductive, — théorèmes qui mettent en évidence tout ce qu'incluent les axiomes. Ce n'est pas dans la dernière, mais bien dans la première, qu'il faut chercher l'évolution de la géométrie. Les grands créateurs de la science, ce sont les géomètres comme Riemann ou Lobatschewsky, qui posèrent des systèmes d'axiomes différents de celui d'Euclide ; ce sont des physiciens comme Fresnel ou Planck, qui émirent une hypothèse nouvelle sur la nature de la lumière. Une fois ces basés posées, il faut que plusieurs générations de savants leur appliquent les lois de la logique pour en tirer toutes les déductions possibles. Si maintenant nous reprenons notre comparaison du développement de la science avec la construction d'un édifice, nous voyons que ceux que nous avons comparés aux ouvriers posant patiemment pierre sur pierre sont les savants occupés au développement du sorite. Mais, en plus d'eux, il est des architectes qui posent les prémisses de ces déductions. Ceux-là ne font pas œuvre de logiciens,

mais bien d'intuitifs. Nul système philosophique et nul système scientifique ne peut être exempt de métaphysique; ou alors, il ne sera qu'une série de recettes empiriques, peut-être très utiles à notre activité intéressée, mais inutiles à notre activité désintéressée qui, elle, veut non seulement des constatations, mais des explications.

La pensée humaine présente une unité. Ainsi que nous l'avons vu plus haut, cette unité apparaît déjà dans les buts que se proposent nos diverses activités. Elle doit apparaître encore dans leurs résultats, puisque notre entendement est cohérent. C'est le fait que notre système nerveux joue un rôle déformant dans la perception, que les images qu'il amène à notre entendement ne sont pas identiques aux réalités extérieures, mais sont des complexes monde-moi, qui est la cause de la pluralité de nos modes d'activité. Ces complexes, notre entendement doit les détruire pour les analyser, et cette destruction, il peut l'opérer suivant plusieurs modes. Mais les différentes synthèses que l'humanité réalise ne doivent pas s'opposer; elles doivent être parallèles et notre esprit doit pouvoir passer de l'une à l'autre, un peu comme le mathématicien opère un changement de système de coordonnées.

C'est dans la métaphysique qui leur sert de base que nous devons chercher la liaison entre nos divers modes d'activité. Et, s'il y a un fossé entre les savants spécialisés, ne connaissant que leurs vitrines, et les artistes qui appliquent consciencieusement la méthode de leur maître, — entre les grands créateurs, entre les Bach, les Newton, les Racine, les Vinci, il n'y en a pas.

Ceux-là poursuivent tous le même but; le même désir, la même idée principale oriente leurs facultés créatrices: religieux, artistes, philosophes ou savants, ils guident l'humanité dans sa recherche d'un principe impérissable et invariant d'où découle — tel un sorite de ses prémisses — toute la diversité changeante qui nous entoure. Cet absolu fuit devant nous comme une ombre, il nous échappe chaque fois que nous croyons le saisir. Cette poursuite est le sens même de notre vie, elle s'exprime

par nos œuvres d'art, par notre dévotion, par toute notre activité philosophique et scientifique. Elle est mère de notre enthousiasme et de tous nos efforts; et si quelque jour les hommes atteignent cet absolu, ils marqueront le terme de leur évolution. N'ayant plus à lutter, ils n'auront plus à exister. Mais comme tout but d'apparence finaliste, celui-ci est certainement virtuel et est un produit de notre illusion du temps absolu.

Y. MAYOR.